

entra tout à coup dans la pièce destinée aux réceptions du matin, et où nous étions, sa femme et moi, nos chapeaux sur la tête, attendant madame Fosco pour sortir avec elle. Sir Percival s'enquit de l'endroit où il pourrait trouver le comte.

— Nous l'attendons, lui dis-je, d'ici à quelques instants.

— Le fait est, continua sir Percival, qui allait et venait par la chambre avec une sorte de trépidation nerveuse, le fait est que j'aurai tout à l'heure besoin de Fosco et de sa femme, dans la bibliothèque, pour une pure formalité d'affaires ; Laura, je réclamerai aussi votre présence, une minute ou deux tout au plus... Il s'arrêta, et parut remarquer, pour la première fois, notre toilette de promenade.

— Ne faites-vous que rentrer ? demanda-t-il, ou bien alliez-vous sortir ?

— Nous pensions tous aller au lac, ce matin, dit Laura. Mais si vous avez quel qu'autre arrangement à proposer...

— Non, non, interrompit-il en toute hâte. Mon affaire peut très-bien attendre... Après le lunch où après le déjeuner, peu m'importe... Vous avez donc tous projeté d'aller au lac ?... C'est une idée, cela... Donnons-nous une matinée de bon temps ; je serai volontiers des vôtres...

Il n'y avait pas à se méprendre sur son attitude, alors même qu'on eût pu méconnaître ce qu'il y avait de contraire à sa nature dans cette facile subordination de ses plans et de ses projets aux convenances d'autrui, telle qu'il venait de l'exprimer en parole. Il était évidemment soulagé de trouver sur sa route un prétexte d'ajournement pour cette "formalité" qui, disait-il, devait s'accomplir dans la bibliothèque. Lorsque je tirai de tout ceci la conclusion la plus naturellement indiquée, je sentis, pour ainsi dire, mon cœur s'abîmer au dedans de moi.

Le comte et sa femme, en ce moment, vinrent nous rejoindre. Le gentleman, en blouse et en chapeau de paille, comme

à l'ordinaire, portait sa cage pagode aux couleurs brillantes, laquelle renfermait ses chères souris blanches, et il leur souriait, ainsi qu'à nous avec une sérénité caressante tout à fait irrésistible.

— Si vous êtes assez bonnes pour me le permettre, disait le comte, j'emmènerai ma petite famille que voici, — mes jolies souricelles innocentes, — pour leur faire un peu prendre l'air avec nous. Il y a des chiens dans le château, et puis-je, en vérité, laisser à la merci des chiens ces pauvres orphelines blanches ?... Ah ! jamais, jamais !

A travers les fils de la pagode, il adressa un gazouillement paternel à ces "petites orphelines," et nous quittâmes le château pour nous rendre au lac.

Une fois dans la plantation, sir Percival s'écarta de nous. Un des traits de son humeur inquiète est précisément de quitter, en pareille occasion, les personnes qu'il accompagne, et de s'employer, une fois seul, à se tailler des cannes sur les arbres parmi lesquels il chemine. On dirait qu'il prend plaisir à couper, à émonder sans rime ni raison. Il a rempli le château de bâtons ainsi fabriqués, dont aucun, je pense, ne lui a servi deux fois. Celui qu'il rapporte a déjà perdu toute sa valeur à ses yeux, et il ne s'agit plus que de le remplacer.

Il nous rejoignit près de l'ancien embarcadère. Je veux reproduire ici la conversation qui suivit, une fois que nous y fûmes installés, exactement comme elle eut lieu. En ce qui me concerne, cette conversation a eu quelque importance, car elle m'a disposée à me défier sérieusement de l'influence que le comte Fosco exerçait jusqu'à présent sur ma manière de voir et de sentir. Je m'en défendrai, dorénavant, aussi résolument que possible.

La petite hutte en ruines pouvait nous contenir tous ; mais sir Percival resta au dehors, enjolivant son nouveau bâton avec sa serpette de poche. Nous étions toutes

les trois assises, fort à notre aise, sur le grand banc. Ma sœur avait pris son ouvrage, et madame Fosco travaillait à ses cigarettes. Moi, comme d'ordinaire, je ne faisais rien. J'ai toujours été, je serai toujours d'une maladresse virile. Le comte, par manière de plaisanterie, avait choisi pour siège un trépidant infiniment trop petit, et s'y balançait, le dos appuyé au mur, faisant craquer sous son poids, à chaque effort, la faible cloison. Il avait placé sur ses genoux la cage-pagode, et, comme d'ordinaire, laissait les souris lui courir sus en toute liberté.

Ce sont de jolis petits animaux, et leur mine est tout à fait innocente ; mais, pour quelque raison que j'ignore, je n'aime pas à les voir courir ainsi sur un corps humain. Cette vue fait passer sur mes nerfs je ne sais quelle impression sympathique d'un effet bizarre ; elle évoque en moi d'effroyables idées de prisonniers mourant au fond d'un cachot, et sur le cadavre desquels viennent se repaître à loisir les hôtes rampants de l'obscur souterrain.

La matinée était nuageuse, et le vent soufflait ; aussi les rapides alternatives d'ombre et de soleil, à la surface du grand lac, augmentaient l'effet revêche et sombre de ce paysage désert.

— Il y a des gens qui trouvent ceci pittoresque, dit sir Percival, désignant de son bâton inachevé la perspective offerte à nos regards. J'estime tout simplement que c'est là une tache sur la propriété d'un honnête homme. A l'époque où vivait le père de mon grand père, le lac arrivait jusqu'au point où nous sommes. Regardez-le, maintenant ! il n'a nulle part quatre pieds de fond... Ce n'est plus qu'un vaste bourbier, semé ça et là, de flaques d'eau. Plût à Dieu que j'eusse de quoi le drainer et y faire pousser du bois ! Mon intendant (la superstition le rend idiot) croit être sûr que ce lac est frappé d'anathème comme la mer Morte.

Qu'en pensez-vous, Fosco ? L'endroit ne semble-t-il pas arrangé tout exprès pour un assassinat ?

— Y songez-vous, mon bon Percival ? répondit le comte avec l'accent du reproche. Qu'avez-vous donc fait de votre bon sens anglais ? L'eau est trop basse pour cacher le corps ; et il y a partout du sable où les pieds de l'assassin laisseraient leur empreinte. Bref, je n'ai jamais vu de site moins propice à ce dont vous parlez.

— Niaiseries ! dit sir Percival, taillant et retaillant sa canne avec un redoublement d'ardeur. Vous savez parfaitement ce que je veux dire. L'aspect désolé du paysage, — l'isolement profond de ces lieux inhabités... Si vous voulez me comprendre, rien de plus facile ; si vous faites sourde oreille, je n'irai pas me fatiguer à vous expliquer ce que j'ai voulu dire.

— Et pourquoi vous fatiguer, demanda le comte, quand ce que vous avez voulu dire peut être expliqué par le premier venu ? Si un imbécile voulait commettre un meurtre, votre lac lui donnerait immédiatement dans l'œil. Si c'était un homme avisé, votre lac serait le dernier endroit qu'il voudrait choisir. N'est-ce point là ce que vous vouliez dire ? S'il en est ainsi, vous voyez que l'explication ne demandait pas longtemps. Recevez-la, Percival, avec la bénédiction de votre dévoué Fosco...

Laura leva sur le comte ses yeux où perçait un peu trop la répugnance naturelle qu'il lui inspire ; mais il était si occupé de ses souris, qu'il n'y prit seulement pas garde.

— Je suis fâchée, dit-elle, de voir rattacher à cet aspect de notre lac solitaire une aussi épouvantable idée que celle du meurtre. Que si le comte Fosco, de plus, tenait à classer les assassins par catégories, il me semble qu'il a été malheureux dans le choix de ses expressions. Les traiter seulement "d'imbéciles", c'est leur